Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 22

Artikel: La danse
Autor: Marcel, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218786

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tent aujourd'hui, on est vite transporté, aussi le dimanche ce sont de nombreuses bicyclettes, motos et automobiles qui traversent le village parfois de façon un peu trop rapide.

Dans le canton de Berne, il existe de belles auberges, très bien tenues à tous égards et qui sont admirées chaque année par les étrangers qui viennent y séjourner ; tout récemment les souverains de Roumanie ont été reçus assez simplement dans une modeste auberge à Langnau, et à ce qu'il paraît, ce sympathique roi et cette gracieuse reine ont été très contents de la réception charmante et toute démocratique qui leur a été faite. Ce n'est pas la première fois que le Conseil fédéral invite de hauts personnages dans une auberge communale et l'idée en est heureuse.

On raconte que les regrettés magistrats Schenk et Zemp aimaient aller quelquefois dans ces auberges et jouaient même aux boules avec les paysans ou faisaient une partie de jass !

Il y a quelques villages où il n'existe aucune auberge, ni cafés, mais ils sont rares ; y vit-on plus heureux, nous l'ignorons, cependant nous estimons qu'une auberge communale a son utilité à tous égards. *A. Kr.*

Avant le baptême. — Chez l'épicier, une ménagère hésite entre deux échantillons de vins de qualités plutôt négatives.

— Je trouve celui-ci bien jeune, dit-elle au garçon qui le lui propose.

— Justement, madame, c'est celui-ci qu'il faut prendre. Il est si jeune que le patron ne l'a pas encore baptisé.

Goût artistique. — Entendu au musée de Rumine. Deux paysannes erraient lamentablement dans le salon.

— Eh ben ! Y en a-t'y des tableaux !

Elles s'approchent d'un gardien :

— Môssieu, c'est vrai que tout ça c'est de la toile?

— Mais oui, brave femme !

— Oh ! ces gens de Lausanne ! C' qu'ils sont gaspilleurs ! Avec ça on habillerait tout le monde chez nous !

LA DANSE

Je m'en vais essayer, en un rythme léger,
De traduire pour toi les charmes de la danse,
Et d'exprimer en vers le bonheur passager
D'être deux ne formant qu'un corps qui se balance,
Qui tantôt se recule, et qui tantôt s'avance.

Car il se peut qu'un jour vienne, dans l'avenir,
Où rien n'empêchera que nous dansions ensemble ;
Il me semble déjà, ma petite, sentir
L'effleurement soyeux de ta robe, il me semble
Voir tes bras nus et voir ta chère main qui tremble...

L'on s'en va, l'on s'en vient, doucement l'on s'enfuit,
La musique nous prend, nous émeut, nous soulève,
L'on s'en vient doucement, l'on s'en va, l'on se suit
Sans jamais se lasser ou craindre que s'achève
Les accents languissants nous berçant dans un rêve.

Nous ne voyons plus rien ; nous savons seulement
Que nous sommes unis et que cela nous cause
La douce volupté de danser en s'aimant.
L'on s'en va, l'on s'en vient, l'on hésite, l'on n'ose
Et l'on part, de nouveau, parmi la clarté rose.

L'on s'en va... sous ta robe on devine... on s'en vient...
On devine du corps les lignes harmonieuses,
Et l'on songe... on s'en va... et puis l'on se souvient
Des heures... l'on s'en vient... lentes, silencieuses
D'où l'on sortait grisé d'étreintes amoureuses.

Les accords... l'on s'en va... se font enveloppants,
Tu te penches, sur toi je m'appuie et me penche.
Je ne te parle point, et pourtant tu m'entends,
Car ton cœur... l'on s'en vient... sans le vouloir, s'épanche
Et ma hanche a frôlé plus d'une fois ta hanche.

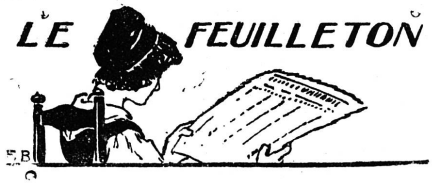
Nous fuyons savourant notre joie... on s'en va...
Légère dans mes bras et tendrement bercée
Tu jouis de ce soir tiède auquel on rêva.
La musique se meurt lointaine, cadencée,
Tout se tait que toujours je tiens enlacée.

Alors je te conduis à ta place en disant :
« J'aime tes gestes lents, ta grâce, ta souplesse ;
Ne danse qu'avec moi, veux-tu ? dès à présent,
Car, en somme, la danse aussi prenante qu'est-ce ?
Une étreinte alanguie, une longue caresse... »

André Marcel.

Le bon fendant. — Un Valaisan, menacé de cécité, fut avisé par son docteur que, s'il ne cessait pas de boire, il perdrait la vue.

— Tout compte fait, dit le Valaisan, je me fais vieux et je crois avoir tout vu ce qu'il y avait à voir.



ELSI, L'ÉTRANGE SERVANTE

(Suite.)

— Il est certain, ajouta-t-elle, qu'il va ramener cette fille à la maison, et personne ne peut savoir ce qui en résultera. Elle est riche, jolie, bien assez fine pour attraper l'oiseau. Ce sera bien fait ; je n'en serai pas fâchée pour ma part : ce n'est pas à une servante comme toi à faire la fière avec un paysan. Je commence à croire, vois-tu, qu'il y a du louche là-dessous ; autrement ta conduite serait incompréhensible. Si je me trompe, parle une bonne fois et explique-toi.

A tout ce discours, Elsi n'opposait qu'un dédaigneux silence ; elle se coucha dans ces dispositions et fut éveillée par Christen qui frappait à sa fenêtre. Elle reconnut sa voix. Le pauvre garçon n'avait pu feindre plus longtemps. Il avait, comme on dit, le vin tendre : plus il buvait, plus il laissait parler son cœur. A tout prix il eut voulu faire sa paix avec Elsi. Il était bien entré à l'auberge d'Heimiswyl avec la jeune fille qu'il devait accompagner à la maison, avait fait apporter une chopine, et commandé le souper, puis il sortit sous un prétexte quelconque, paya et ne reparut plus.

La jeune paysanne, nous l'avons dit, n'était point sotte ; elle vit bien de quoi il retournait, ne souffla mot, invita tout simplement un autre garçon qu'elle régala avec ce que Christen avait payé, et, de cette manière, elle ne manqua pas de compagnie pour s'en retourner.

Quant au pauvre Christen, il ne fut pas si heureux. Elsi, encore irritée par le discours de la paysanne n'en voulut pas démordre. Christen avait beau supplier : point de réponse ; elle dut, il est vrai, enfoncer sa tête dans les coussins pour qu'il ne l'entendît pas pleurer. Mais prières, menaces, tapage, tout fut inutile.

De guerre lasse, Christen finit par s'éloigner, furieux, mais se figurant encore qu'Elsi ne l'avait pas entendu, tant elle dormait profondément.

Il sut bientôt à quoi s'en tenir. L'ancienne amitié avait disparu. Elsi le traitait en étranger, ne lui répondait plus que le strict nécessaire, le remerciait lorsqu'il lui souhaitait le bonjour, et rien de plus. Christen enrageait, mais il ne pouvait renoncer à son amour.

Cent fois il se promit de ne plus y penser, de rompre complètement avec elle... l'image de la jeune fille était toujours devant ses yeux ; si loin qu'il fût, à travers les haies, il voyait briller le blanc éblouissant de ses manches et se sentait attiré invinciblement, comme par mille cordages, jusque sous la fenêtre de la jeune fille.

Cent fois il forma le projet d'en épouser promptement une autre, pour mettre un terme à son martyre ; mais il ne pouvait prendre sur lui de faire sa cour à aucune ; s'il y en avait une qui se montrât aimable, il en prenait de l'humeur, comme si toutes les femmes eussent été responsables de la dureté d'Elsi à son égard.

Pendant que le chagrin, cette plante funeste, croissait dans son cœur, la rumeur publique, au sujet de l'arrivée des Français, augmentait de jour en jour. Depuis longtemps nos soldats étaient de piquet ; plusieurs bataillons avaient pris position vis-à-vis de l'ennemi arrêté aux frontières et dans le pays de Vaud. On était de plus en plus convaincu parmi le peuple, que les Français avaient peur, qu'ils n'osaient commencer l'attaque. Par contre, certains individus parcouraient le pays disant que les seigneurs de Berne nous trahissaient : s'il n'en avait pas été ainsi, les Français se fussent retirés depuis longtemps ; mais il guettaient l'occasion et ne tarderaient pas à avoir les dits seigneurs dans leur manche.

L'habitant des campagnes haïssait les Français autant que l'Ante-Christ ; il les comparait à de véritables cannibales ; il s'indignait de ces lenteurs et de ces hésitations, peu propres, en effet, à confondre la calomnie.

Les nouvelles se succédaient toujours plus terribles. Soudain, l'on apprit que les hostilités avaient commencé ; les messagers parcoururent les vallées pour appeler toute la milice sous les armes. Christen, aussi, reçut l'ordre de partir.

C'était le premier mars. La soirée était avancée. Il mit ordre à ses affaires, fit les derniers préparatifs, tandis que les voisins accouraient l'un après l'autre et lui offraient leurs services.

— Que pas un n'en réchappe, ne cessaient-ils de lui répéter. Brisez leur bras et jambes et qu'on les brûle vifs. Ils apprendront à nous laisser tranquilles à l'avenir, ces suppôts de l'enfer.

Christen ne tenait guère à les écouter plus longtemps, d'autant plus qu'il avait encore à prendre congé d'Elsi. Il voulait lui dire adieu avant de partir.

Lorsqu'il fut arrivé sous la fenêtre de la jeune fille, il frappa et l'appela longtemps en vain.

— Ecoute, Elsi, lui dit-il alors, je vais monter à cheval et partir pour la guerre. Qui sait, si tu me reverras vivant ? Certainement pas, si tu continues à ne pas vouloir m'écouter. Viens donc, ou tu t'en repentira toute ta vie.

Ces paroles allèrent au cœur d'Elsi. Elle se leva tremblante et ouvrit la fenêtre.

— Enfin ! reprit Christen. Maintenant, allons ; donne-moi la main... Dis que tu n'es plus irritée contre moi... dis que tu consens à devenir ma femme, si Dieu me conserve la vie... promets-le moi !

Elsi lui donna la main, mais elle se tut.

— Me le promets-tu ? demanda Christen.

Le cœur d'Elsi battait à se rompre ; elle n'avait pas la force de dire un mot.

— Parle, répéta Christen, dis que tu veux bien de moi. Il faut que je sache où j'en suis.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle.

— Réfléchis encore ! Tu pourrais t'en repentir. Dis-moi oui..

— Je ne peux pas, dit-elle encore.

— Elsi, Elsi, pour l'amour de Dieu, ne dis pas non une troisième fois. Qui sait si tu pourras jamais plus me dire un mot de ta vie. Pour la dernière fois ...dis-moi oui !

Elsi respirait à peine, son cœur se brisait...

— Je ne peux pas, soupira-t-elle.

— Malheur à moi ! tu l'as voulu. Tu en répondras devant Dieu.

Il s'éloigna précipitamment et Elsi tomba sans connaissance.

Le deux mars, au lever du soleil, un calme profond régnait sur toute la vallée d'Heimiswyl. La plupart des habitants étaient restés sur pied une partie de la nuit pour accompagner ceux qui partaient. On se leva plus tard que de coutume. Elsi, frappée de stupeur, errait çà et là comme une ombre. Sa maîtresse savait que Christen était venu lui dire adieu, mais elle ignorait ce qui s'était passé. Elle se figurait que tout s'était arrangé pour le mieux. L'air désespéré de la jeune fille lui faisait pitié. Sans doute, Elsi tremblait pour les jours de son ami. Elle prit à tâche de la consoler.

— Il n'y a rien de perdu encore, lui dit-elle ; qui sait si nous aurons la guerre ? D'ailleurs, à supposer que cela soit, j'ai souvent entendu dire que, sur cent balles, une à peine atteint le but. Christen est raisonnable. Il ne se lancera pas à l'aventure, comme un fou, au milieu de la mêlée. Ne te désole pas ; tout ira bien ; avant la Pentecôte, nous aurons une belle noce.

Ces paroles, loin de calmer Elsi, eurent un effet tout opposé. Contre son habitude, elle ne put se maîtriser et donna libre cours à ses larmes.

— Il ne reviendra pas, j'en suis sûre, et c'est ma faute, s'écria-t-elle, en sanglotant.

— Mais, au nom du ciel, ne vous êtes-vous pas mis d'accord ? Ne lui as-tu pas donné ta parole ? Il doit être venu hier exprès pour cela. Peut-être même t'aura-t-il légué sa ferme avant de partir ?

— Je lui ai répondu non... alors il m'a dit que je ne le reverrais pas vivant.

La paysanne se frappa le front des deux mains :

— Mais, mon Dieu, mon Dieu, es-tu folle ? Es-tu la fille du bourreau ou une infanticide ? Il faut que tu sois l'un ou l'autre. Sinon, tu n'aurais pas eu le